

RÉDACTION

BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro : 10 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VOGLER

Lausanne, Place de la Palud 24
Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Abonnements de vacances.

La Gazette de Lausanne sert pendant l'été des abonnements de vacances, par semaines ou par mois, aux conditions suivantes :

SUISSE :

Une semaine, **soixante centimes**.
Un mois, **deux francs**.

ÉTRANGER :

Une semaine, **un franc**.
Un mois, **fr. 50**.

LAUSANNE, 11 juillet 1891.

BULLETIN POLITIQUE

A plusieurs reprises déjà, nous avons eu l'occasion de parler du chemin de fer transsibérien, gigantesque entreprise qui donnera à l'ancien monde ce que le nouveau possède déjà : une ligne ferrée allant d'un Océan à l'autre.

Un rédacteur du *Soleil* a eu la bonne fortune de s'en entretenir avec l'illustre ingénieur des chemins de fer de l'Asie centrale, le général Annenkoff.

C'est donc à celui-ci, certainement l'homme du monde qui connaît le mieux la question, que nous devons les renseignements qui suivent :

Le projet auquel on s'est arrêté est de construire une ligne qui, se rattachant à Oufa au réseau russe, traverserait la Sibérie d'une extrémité à l'autre, et viendrait aboutir à Vladivostok. La voie ferrée serait ininterrompue comme le transcanadien et comme le chemin de fer de New-York à San-Francisco.

Cette ligne a donné lieu à deux projets : l'un émane du ministère des travaux publics ; l'autre est celui d'Annenkoff. Le ministère des travaux publics demande, pour faire le transsibérien, trente ans et 480 millions de roubles. « Moi, dit le général, je ne demande que quatre ans et 300 millions de roubles. J'ai tout lieu de penser que c'est mon système qui sera adopté, car le comité des ministres m'a donné son approbation. J'ai pour moi la guerre et les finances. On comprend l'immense avantage qu'il y aura pour la Russie à faire cette ligne rapidement. D'abord si on fait vite, les capitaux engagés dans l'entreprise seront promptement rémunérés. Ensuite, en appliquant mon système, on n'aura besoin d'entretenir que pendant quatre ans au lieu de trente le nombreux personnel chargé de la direction des travaux. Et vous savez que dans ces sortes d'entreprises ce sont les états-majors qui coûtent cher. »

Les avantages de cette ligne seront d'une importance capitale pour la Russie : le chemin de fer transsibérien mettra Saint-Petersbourg et Moscou en communication avec ses possessions sur l'Océan Pacifique et avec son grand port militaire de Vladivostok, dont elle pourra ainsi assurer la défense. Il permettra, en cas de guerre avec la Chine, d'amener rapidement une armée sur les frontières de l'empire céleste. Voilà pour le côté politique et militaire de l'entreprise.

Au point de vue commercial, le transsibérien assurera à la Russie la situation d'intermédiaire entre l'Europe et les contrées de l'Extrême-Orient, telles que la Chine et le Japon. Il transportera les voyageurs et une bonne partie des marchandises qui actuelle-

ment empruntent la voie de mer pour se faire conduire de l'Europe à l'Extrême-Orient et vice versa. De Shanghai à Londres le trajet est actuellement de quarante-quatre jours par le canal de Suez et de trente-quatre jours par le chemin de fer transcanadien. Il ne sera que de vingt jours par le transsibérien. On donnera donc nécessairement la préférence à celui-ci.

Enfin, le chemin de fer donnera de l'animation et de la vie à l'immense Sibérie, pays d'une étendue de plus de dix millions de kilomètres carrés, actuellement habité par cinq millions d'hommes aujourd'hui presque entièrement séparés du monde civilisé, avec lequel ils ne peuvent communiquer que par la ligne télégraphique installée il y a quelques années. Le chemin de fer permettra d'exploiter les ressources naturelles de la Sibérie et d'y développer la colonisation.

On se figure généralement que la plaine sibérienne, ce toit du monde, plaine aussi vaste que l'Europe entière, n'est qu'un composé de marécages, de glaces et de steppes arides : c'est une erreur. Sans doute, la plus grande partie de la Sibérie est et restera toujours improdutive par suite des conditions climatiques. Mais la zone des terres noires, qui s'étend sur une largeur de 150 à 400 kilomètres entre la steppe et les marécages glacés du nord, est cependant une contrée des plus fertiles, et pourrait facilement nourrir une population dix fois plus considérable. On voit quelle réserve la Russie aura là quand elle pourra ouvrir cet immense pays à l'émigration régulière.

Sur une notable portion du parcours du Transsibérien, on pourra se livrer à la culture d'une étendue de terres équivalant à la largeur de la France de l'est à l'ouest, entre les Vosges et l'Océan. En outre, le chemin de fer crée les produits. « Quand j'ai fait le Transcaspien, a dit le général Annenkoff, le pays où j'ai jeté cette voie ferrée de mille kilomètres n'était qu'un désert. Maintenant on y plante du coton qui réussit fort bien. Notre Asie centrale produit dix fois plus de coton que lorsque j'ai commencé la construction de la ligne transcaspienne. On disait que le Transcaspien serait toujours une mauvaise affaire : Maintenant le chemin de fer donne trois pour cent aux capitaux engagés dans l'entreprise. J'ai établi tous mes calculs pour le chemin de fer sibérien d'après des données précises et en profitant de l'expérience acquise dans la construction de la ligne transcaspienne. Le Transsibérien, si on le fait d'après le plan que j'ai soumis au comité des ministres, donnera quatre pour cent, ce qui sera un joli résultat. »

Pour faire vite et à bon compte, le général compte faire travailler les soldats russes, qui sont des remueurs de terre incomparables, les colons et les déportés. Pas de gares inutiles, pas de travaux de luxe. Pas même de ponts. Les fleuves gelés, on les traverse sur des rails mobiles. Dans la saison du dégel, on passe au moyen de bacs sur lesquels on pose les wagons. Le service une fois établi et réglé, cela fonctionne avec une grande rapidité.

Si le général Annenkoff mène à bien ce grand projet, il aura réalisé une des plus grandes révolutions économiques et politiques du siècle. Seuls peut-être les actionnaires du Suez et les Chinois auront à s'en plaindre.

Au parlement anglais.

Londres, 10 juillet.

Ce qui se passe au parlement, au moment même où Guillaume II reçoit l'hospitalité de la reine, montre que l'adhésion plus ou moins franche de l'Angleterre à la triple alliance est loin de rencontrer l'adhésion unanime de l'opinion.

Ainsi, hier soir, un député gladstonien, M. Stanhope, a annoncé que dans une des prochaines séances il posera au ministère la question que voici :

Le gouvernement de la reine a-t-il l'intention de faire part au gouvernement français de la satisfaction que causerait à la nation anglaise une visite du président de la République française ?

La suite de la séance a été plus significative encore. M. Labouchère a fait, à propos du budget des affaires étrangères, un grand discours sur la triple alliance.

Sans doute, a-t-il dit entrainé, sir J. Fergusson a déclaré hier que l'Angleterre n'a aucun engagement avec l'Italie ; mais il résulte clairement des discussions récentes à la Chambre de Rome que le gouvernement italien a l'impression qu'il y a une entente grâce à laquelle l'Angleterre s'est engagée à défendre les côtes italiennes contre la flotte française.

Cela pourrait forcer l'Angleterre à faire la guerre si la France voulait reconquérir l'Alsace et la Lorraine, et cependant, si la France entreprenait cette tâche, elle aurait certainement les sympathies de l'Angleterre.

Sans doute, il est désirable de maintenir le *statu quo* dans la Méditerranée ; mais, pour cela, il ne faut pas s'engager à le maintenir dans toutes les circonstances ; encore moins faut-il entrer dans une alliance secrète.

L'Angleterre doit éviter, autant que possible, d'intervenir dans les affaires européennes, car, si elle était impliquée dans une grande guerre continentale, le Canada et l'Australie se sépareraient d'elle.

Dans cette situation, il est impossible que la France éprouve un sentiment bien cordial pour l'Angleterre, alors qu'elle voit cette puissance entrer secrètement dans une ligue dont le but est de l'empêcher de reprendre l'Alsace et la Lorraine.

Dans sa réponse, sir J. Fergusson, s'en tenant à la commodité formule qu'il a adoptée, a dit qu'il n'y a pas entente ni alliance parce qu'il y a eu « échange de vues » entre l'Angleterre et les puissances coalisées. Il a blâmé M. Labouchère « d'avoir tenu un langage de nature à encourager la France à faire la guerre pour reconquérir l'Alsace-Lorraine. »

Selon moi, a dit le sous-secrétaire du *foreign office*, les sympathies de l'Angleterre seront avec la puissance qui vaudra maintenir la paix contre celle qui voudra la rompre, car notre intérêt et notre désir est de la maintenir. L'assertion de M. Labouchère, que le gouvernement anglais aurait pu, par un acte quelconque, mettre en danger nos relations avec la France, est sans aucun fondement. Nos relations avec ce pays sont parfaitement amicales, mais s'il est au plus haut degré désirable de maintenir des relations amicales avec toutes les puissances, il n'est pas moins désirable de fortifier l'Angleterre et de développer ses ressources de façon qu'elle soit en état de garder ses possessions et de maintenir son intégrité territoriale.

M. Labouchère a répliqué qu'il n'est pas satisfait des déclarations de sir J. Fergusson. Mais il se réjouit de voir que lord Salisbury ne peut pas engager l'Angleterre, car, à son avis, ce ministre fait tout son possible pour envenimer les relations de l'Angleterre avec la France.

Les Français, dit M. Labouchère, ne peuvent certes pas regarder d'un œil complaisant les efforts de lord Salisbury pour détruire les relations cordiales des deux nations.

Il y a, semble-t-il, une sorte de boycottage royal et

aristocratique contre la France républicaine. Il y a, en effet, un sentiment parmi les souverains européens, c'est que, si la république triomphe en France, l'idée républicaine se répandra.

M. Labouchère croit que lord Salisbury serait heureux de voir une alliance générale contre la France. Mais les jours du cabinet tory sont comptés et le Royaume-Uni ne tardera pas à reprendre sa liberté d'action.

NOUVELLES POLITIQUES

— Le ministre de France à Belgrade a officiellement invité le jeune roi de Serbie, pendant son séjour en Russie, à visiter l'escadre française à Cronstadt, vers la fin de juillet.

— La convention autonomiste nationale de la République argentine vient de proclamer les candidatures du général Mitro à la présidence de la République, et de M. Uriburu à la vice-présidence.

— Suivant les informations des journaux berlinois, le comte de Waldersee aurait manifesté à l'occasion du jubilé du 9^e bataillon de chasseurs, son intention bien arrêtée d'être relevé sous peu du commandement de son corps d'armée. On dit qu'il sera nommé ambassadeur ou statthalder d'Alsace-Lorraine.

— A la Chambre des députés autrichiens, le ministre du commerce, répondant à une interpellation concernant l'inspection des ponts de chemins de fer, déclare que les chemins de fer de l'Etat sont inspectés deux fois par an et que l'administration apporte tous ses soins à assurer la plus grande sécurité.

L'escadre française en Angleterre.

Londres, 8 juillet.

Les Anglais n'ont pas épuisé toutes leurs civilités et leur hospitalité en l'honneur de l'empereur d'Allemagne. En effet, à Portsmouth, où l'escadre française, commandée par l'amiral Gervais, doit toucher avant de retourner en France, on fait des préparatifs pour recevoir officiers et marins.

Après avoir visité Leith, le port d'Edimbourg, les bâtiments français se dirigeront vers le sud et arriveront à Portsmouth le 26 août. Les autorités navales de ce port, l'amiral commandant en tête, ont l'intention de préparer une réception cordiale à l'amiral Gervais et à ses officiers. On leur donnera un grand dîner et on leur fera visiter la ville, l'arsenal et ce qu'il y a de curieux à voir aux environs. On donnera une certaine solennité à cette réception pour l'organisation de laquelle un comité d'officiers a été formé. Ce comité doit étudier un programme qui sera soumis aux autorités navales de Portsmouth et desquelles il aura été adopté par elles, on fera les préparatifs nécessaires.

Guillaume II en Angleterre.

Londres, 10 juillet.

L'empereur Guillaume II, bien qu'il se fut couché tard après la représentation de Covent-Garden, s'est levé hier à sept heures ; il a fait dans Rottenrow une longue promenade à cheval. Puis, assisté de l'impératrice, il a reçu, dans la salle du Trône, une série de députations. Le corps diplomatique de Londres a été reçu en grande audience officielle. L'absence de M. Waddington, ambassadeur de France, c'est M. de Staal, ambassadeur de Russie, qui a introduit les représentants des différents Etats.

L'empereur et l'impératrice se sont rendus chez lord Londonderry, où un lunch leur a été offert ; on remarquait parmi les invités le prince et la princesse de Galles, M. Balfour, M. John Morley, M. et Mme Goschen, et le comte de Hatzfeldt, ambassadeur d'Allemagne.

A cinq heures et demie, les souverains ont été reçus à Marlborough house par le prince et la princesse de Galles pour une *garden-party*. Le soir ils ont as-

jugement. Dès lors, les catastrophes les plus extrêmes devenaient probables ; mais, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, Sénac redevenait digne de lui-même quand tout espoir semblait perdu. Le gentilhomme retrouva sa fermeté pour faire tête à l'orage et marcher à la ruine comme ses pères marchaient à l'échafaud. Thérèse le secondait en femme de race, ouvrant ses portes aux visiteurs encore une fois nombreux. De même que mille personnes prennent le deuil à la mort d'un Montmorency, pour se donner de belles alliances, de même on ne rencontre plus que des gens qui vous disaient, la larme à l'œil :

— Etiez-vous allé chez les Sénac ? Ils sont bien courageux. Hier, je disais à la pauvre jeune femme...

Il faut avoir passé par là pour comprendre ce que dut souffrir Thérèse, en face de ce défi qui tenait à la fois d'une cérémonie d'enterrement et d'une promenade à l'hôtel des ventes, un jour d'exposition curieuse. Tous ces braves gens qui venaient l'assurer de leur sympathie examinaient toute sa personne d'un même regard froid. Puis, tandis qu'ils débattaient leurs conseils et leurs consolations, leurs yeux faisaient le tour de la pièce majestueuse, comme pour s'en graver une suprême image dans la mémoire.

En somme, le monde voyait disparaître ce jeune ménage, qui lui avait toujours échappé, avec le même sentiment d'estime malveillante qu'il avait eu, dès le premier jour, pour ces deux insoumis, indifférents à ses faveurs, supérieur à ses petitesesses. Leur dernier crime, non moins offensant que les autres, était de ne vouloir pas être plaints. On les en punit en les plaignant avec une emphase retentissante. Les plus féroces leur demandaient :

— Enfin, voyons, qu'allez-vous faire, mes pauvres amis ?

D'aucuns, beaucoup plus rares, montrèrent qu'ils les considéraient bien en leur offrant leur bourse. Ils ne se seraient pas risqués beaucoup plus en offrant tout le grain de leur aire à deux aigles blessés. Enfin,

sisté, à Albert hall, en compagnie de la reine qui était venue de Windsor, à une représentation de la *Légende dorée*, l'atorio de Sullivan.

Aujourd'hui, l'empereur visitera l'exposition navale et, à midi et demi, il sera reçu au Guildhall par le lord maire.

Une circulaire du ministre de la guerre fixe le chiffre des troupes qui prendront part à la revue de demain, à Wimbledon.

1,024 cavaliers, 3 batteries d'artillerie avec 543 hommes, 2,103 gardes à pied, 2,084 fantassins, 562 miliciens, 15,920 volontaires.

Le tout comprenant 991 officiers et 22,171 hommes, placés sous le commandement du duc de Cambridge.

L'infanterie sera divisée en deux divisions, sous les ordres du duc de Connaught et du général sir Evelyn Wood.

Londres, 10 juillet.

On pense que la cérémonie du Guildhall sera terminée vers trois heures et demie. Le retour des souverains aura lieu par Queen Victoria street et par les quais de la Tamise.

Malgré la distance entre Buckingham palace et le Guildhall, les soldats forment une double haie. La cavalerie ferme les issues des rues adjacentes.

Depuis dix heures, la circulation des voitures est interrompue sur tout le parcours.

La tradition aurait voulu que, en arrivant à Temple Bar, qui marque l'entrée de la Cité, l'empereur fût reçu par la municipalité et demandât le droit de pénétrer dans la Cité. On s'est dispensé de cette cérémonie, qui est d'ailleurs tombée en désuétude.

Les rues par lesquelles le cortège impérial doit passer sont décorées de cordons de fleurs et de drapeaux courant d'un côté à l'autre. On voit une assez grande quantité de bannières appartenant aux diverses corporations de métiers.

L'aspect général ne donne nullement l'idée d'une grande magnificence et les décorations sont loin d'égaliser celles d'une capitale du continent en pareille occasion.

L'empereur et l'impératrice ont quitté Buckingham palace à midi ; ils sont arrivés au Guildhall un peu avant une heure.

Au Guildhall, les souverains ont été reçus par le lord-maire, accompagné de tous les fonctionnaires appartenant à la corporation de Londres.

Le lord-maire a lu l'adresse suivante à l'empereur Guillaume, lorsqu'il est arrivé au Guildhall.

A Sa Majesté impériale et royale l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse : Qu'il plaise à Votre impériale et royale majesté que nous, lord-maire, aldermen et conseillers de la cité de Londres, assemblés en conseil, souhaiions à Votre impériale majesté, notre plus respectueux et sincère bienvenue, à l'occasion heureuse de votre visite à la cité.

L'arrivée dans ce pays de Votre impériale majesté, le parent et l'hôte de la reine, est pour nous un augure heureux de la continuation ferme et constante des relations amicales et affectueuses qui ont si longtemps et si intimement existé entre les deux nations pour l'avantage inestimable de la paix et de la prospérité du monde et pour les intérêts de la civilisation.

Nous prions sincèrement pour que cet heureux accord dure toujours. Nous nous réjouissons de souhaiter la bienvenue dans notre cité à l'impériale et royale majesté l'impératrice et reine et de l'assurer combien nous apprécions l'honneur de sa présence parmi nous.

Nous souhaiions que Votre impériale et royale majesté puisse longtemps régner sur un peuple loyal, uni et prospère.

L'empereur a répondu en anglais au toast du lord-maire :

Milord, Recevez mes plus vifs remerciements pour le chaleureux accueil que me font les citoyens de cette ancienne et noble métropole. Je prie Votre Seigneurie de vouloir bien transmettre à ceux au nom desquels vous avez parlé l'expression de mes sentiments.

Je me suis toujours senti chez moi (*at home*) dans ce charmant pays, étant né d'une reine dont le nom sera toujours conservé comme celui d'un noble cœur et d'une femme grande par la sagesse de ses conseils et dont le règne a procuré à l'Angleterre des bienfaits durables.

D'ailleurs, le même sang coule dans les veines anglaises et allemandes.

Suivant l'exemple de mon grand père et celui de mon père à jamais regrettés, je maintiendrai toujours, autant

rien ne manqua aux cérémonies dont le monde, accompagné la disparition des vaincus de la vie, pas même l'oraison funèbre, que Javerliac prononça en vingt mots. Quelqu'un ayant exprimé devant lui cette opinion que les Sénac n'étaient pas de leur siècle :

— Pas de leur siècle ! fit-il. Je crois bien ! Ils n'étaient même pas de leur planète.

Cependant Guidon du Bouquet, jugeant le moment venu, posa les premiers jalons d'une demande en réparation de biens à introduire par la comtesse, qu'il a s'en voir désavoué.

Mais une procédure plus expéditive allait appeler Cadaroux devant une juridiction dont il n'avait pas prévu la compétence.

XV

Depuis plusieurs semaines, le père Signol avait un successeur à la maison du bac : mais, soit à cause de l'esprit d'indépendance qui le distinguait, soit pour ne pas s'éloigner, même de trois cents mètres, du Rhône, son « père nourricier », il avait refusé l'asile offert par la comtesse dans son hôpital. On se doute bien, d'ailleurs, que le brave homme n'y avait rien perdu, et, selon toute probabilité, ce n'était pas avec ses seuls moyens qu'il s'était installé et qu'il vivait assez doucement dans une chaumière au bord de l'eau, à quelque distance du village, en aval du bac.

Fortunat l'y avait suivi, à l'impensable colère de Saturnin, frustré d'une partie de sa vengeance par cette collocation nouvelle. Le jeune homme semblait prendre à son installation un intérêt et un plaisir particuliers. Aussi bien, pour une cause que l'on va voir, l'existence pour lui n'était plus la même. En peu de jours, vêtus comme un ouvrier, il avait blanchi les murailles de la petite maison, repeint les fenêtres et la porte, réparé la palissade. L'intérieur se garnissait d'un mobilier simple mais suffisant. Le jardinet s'emplit de fleurs et de légumes, et, devant la barrière, des poules picorant sur le chemin de halage le grain tombé du bât du meunier.

FEUILLETON DE LA GAZETTE

PLUS FORT QUE LA HAINE

par LÉON DE TINSEAU

L'office, très court, terminé, une vingtaine de pauvres infirmières, les unes résidentes et attirées, les autres surmétrées comme Thérèse, se réunirent à la pharmacie où chacune prit, dans un tiroir séparé, son tablier, ses manches et sa tresse. Puis le pansement du soir des quatre-vingts cancéreuses commença.

Déjà, d'un bout à l'autre des salles, retentissaient des appels fiévreux, impatients, désespérés, et, dans ces bouches, condamnées la plupart à se faire bientôt pour toujours, la note gémisseuse de l'accent parisien surprenait comme une sinistre bouffonnerie.

— Vite ! vite ! A moi d'abord ! Je suis sûre que l'heure est passée ! On voit qu'il n'est pas malade, le curé ! il a mis le temps à dire ses *orémus* !

Quelques-unes de ces malheureuses hurlaient de désir, implorant, ainsi que la plus divine volupté, cette minute divine, unique dans leur journée, pendant laquelle une goutte de morphine endormait leurs souffrances. Les seringues d'argent, de lit en lit, accomplaient leur tâche. Bientôt les salles furent plongées dans un silence profond ; pour celles qui étaient bien portantes, l'heure pénible commençait.

Thérèse, en sa qualité de débutante, fut chargée d'une des moins attendues, grande femme robuste dont elle n'aurait pu dire si elle avait dix-huit ans ou cinquante ; sur ce qui avait été un visage, des coussins de charpie arrosés de phénol remplaçaient le nez et les joues. D'une bonne humeur presque effrayante en pareil lieu, cette condamnée à mort ne tarissait pas de bons mots sur elle-même. Ses plaies lavées, ses coussins de charpie renouvelés, elle dit à Thérèse :

— Merci, ma petite dame. Vous êtes nouvelle, encore un peu lente. Mais l'habitude viendra. Vous

avez des dispositions et je vous promets ma pratique. Entre jolies femmes, on se doit ça. Mon Dieu ! oui ; vous me croirez si vous voulez : j'ai été aussi jolie que vous. Tout de même, si vous me refaites ma frimousse d'autrefois, je dirai que vous êtes habile.

— Vous verrez que tout ira bien. On en a guéri de plus malades, répondit Thérèse, avertie de ne pas ménager ces mensonges toujours crus comme des oracles.

La malade subitement devint très sérieuse. Une leur triste passa dans ses yeux.

— Je sais qu'on en revient, fit-elle. Mais il y a un plaisir de la vie que je connaîtrai plus : ma pauvre tabatière !

Sortie de cette première épreuve relativement facile, madame de Sénac eut à soutenir d'autres luttes plus méritoires. Elle visita des plaies qui laissaient à nu l'ossature d'un membre entier. Par d'effroyables excavations lentement creusées dans la chair elle vit, parfois, le cœur battre et les poumons se soulever, mais elle tint bon jusqu'au bout, soutenue par sa foi, par sa volonté et surtout par l'exemple des autres héroïnes dont elle partageait le rude labeur. Quelques-unes la connaissaient ; la plupart se connaissaient entre elles. D'un signe de tête très léger, à peine d'une phrase discrète elles se saluaient. Plusieurs devaient se retrouver le soir à l'Opéra ou parmi le monde le plus élégant ; mais, dans cette maison presque clandestine d'un faubourg, elles semblaient se cacher l'une de l'autre, ainsi qu'il arrive à certaines, en ces rencontres moins avouables qu'il convient de taire et d'oublier.

Albert attendait sa femme dans leur petit salon.

— Chères mains, n'en faites pas trop ! dit-il en baissant les jolis doigts, coquettement parfumés à cette heure. (Ils savaient quelle caresse les attendait.)

— Je n'en ferai jamais trop, répondit la jeune femme, pour remercier Dieu qui t'a conservé à moi, qui me rend si heureuse, tandis qu'il envoie de pareilles tortures à quelques êtres humains.

que cela sera en mon pouvoir, l'amitié historique de nos deux nations, lesquelles, ainsi que l'a rappelé Votre Seigneurie, ont marché si souvent ensemble pour la défense de la liberté et de la justice.

Je me sens encouragé dans ma tâche quand je vois des hommes sages et capables comme ceux qui sont rassemblés ici, rendre justice à la sincérité, à l'honnêteté de mes intentions.

Mon but est, avant tout, le maintien de la paix, car la paix seule peut donner la confiance qui est nécessaire au sérieux développement des sciences, des arts et du commerce.

C'est seulement pendant que la paix règne que nous avons la liberté de donner nos sincères efforts aux grands problèmes dont je considère la solution en toute justice et équité, comme le plus important devoir de notre temps.

Vous pouvez donc être assuré que je continuerai à faire mon possible pour maintenir et développer constamment les bonnes relations avec les autres nations, et qu'on me trouvera toujours prêt à m'offrir à vous et à elles dans une œuvre de progrès pacifique, de relations amicales et de développement de la civilisation.

Un lunch, auquel ont pris part huit cents personnes, a suivi la réception.

Le prince et la princesse de Galles, tous les princes présents à Londres, les membres du corps diplomatique, toutes les notabilités et les hauts fonctionnaires de Londres y assistaient.

INFORMATIONS DIVERSES

— L'étrange affaire de la greffe du cancer continuait à préoccuper l'opinion publique, un rédacteur du *Figaro* est allé à Reims se renseigner auprès du chirurgien rémois Doyen, qu'on accusait d'être l'auteur de cette opération.

« Cette accusation, a répondu M. Doyen, n'est que la manifestation d'une hostilité ancienne. On savait mes relations avec mon maître Cornil et ma prédilection pour l'étude de la maladie cancéreuse, et on en a conclu que c'était moi dont il a été question à l'Académie. Je vous affirme catégoriquement n'avoir jamais inoculé le cancer à un de mes malades. Je vous affirme que je ne suis pas celui dont M. Cornil a voulu parler et je déclare de nouveau m'associer à la protestation indignée des médecins français contre le coupable. »

— L'autopsie du cadavre du comte Plater, que l'on croyait avoir été assassiné dans le train-éclair de Varsovie à St-Petersbourg, a démontré que le comte est mort d'une congestion au cœur. Il est tombé et s'est fait à la tête plusieurs blessures. On a trouvé une large plaque de sang sur le parquet. Aucun objet de valeur ni lui avait été soustrait.

— On doit à la duchesse de Rivoli, née Heine de Furtado, la perpétuité d'une série de grands noms du premier empire. Mariée en première nocce avec le général Ney, elle a donné le jour à deux fils, dont l'un devint prince de la Moscova et l'autre duc d'Elchingen. Les titres de prince d'Essling et de duc de Rivoli allaient s'éteindre, le duc de Rivoli, second mari de Mlle Heine, n'ayant que des filles. Il vient de lui naître un héritier. C'est un événement dans la haute société parisienne.

— Jeudi, au cours de la séance du Reichsrath autrichien, un homme s'est tué d'un coup de revolver, dans les tribunes; il paraît qu'il avait adressé à la Chambre une pétition au sujet d'un procès qu'il soutenait contre un banquier.

— On procède en ce moment, en Egypte, au musée du Ghiseh, à l'ouverture de cent soixante sarcophages, découverts récemment à Thèbes par M. Grélaud. La première momie, dépouillée de ses bandes, a suscité un vif intérêt. La tête, remarquablement conservée et d'un très beau profil, porte encore, à la tempe gauche, l'amulette que portent tous les cadavres de l'époque. On a encore trouvé dans ce sarcophage un papyrus que les égyptologues parviendront à déchiffrer. On sait déjà que les restes retrouvés sont ceux de Djanser, fils de la princesse Isis Enkel et appartenant à la famille des grands-prêtres d'Ammon.

— Emin-Pacha a écrit au comte Volsen une lettre datée du 2 février, du lac Victoria, et dans laquelle il le prie d'obtenir, par son influence, la construction d'une route qui conduirait à ce lac, que l'on pourrait établir à peu de frais et qui livrerait passage à des chariots attelés de bœufs.

« Je crois, dit-il, que si l'on se décide à dépenser 300.000 mares, le chemin pourra être achevé dans cinq mois, et le transport de fruits, de céréales, de peaux, de café, de cornues, de dents d'hippopotame, d'ivoire vers les bords du lac couvrira amplement ces frais. Il ne faut pas croire qu'un chemin de fer puisse être construit en peu de temps. Le chemin dont je propose l'établissement préparera la construction du chemin de fer, étendra les relations commerciales et remplacera, par un tarif régulier, le brigandage et la chasse aux noirs. »

— On annonce que le poète Oscar de Redwitz vient de mourir à la maison de santé de Gilgenberg, en Bavière, où on l'avait transporté le mois dernier.

M. de Redwitz était né en 1823, à Lichtenau, près Ansbach. Il avait fait ses études au gymnase (lycée) des Deux-Ponts et au collège de Wissembourg, en Alsace. Après avoir suivi quelques cours de droit à l'université de Munich, il était entré dans la carrière administrative pour la quitter aussitôt après, occuper quelque temps la chaire d'histoire générale de la littérature à l'université de Vienne, et se consacrer enfin tout entier à la poésie et à l'administration de ses biens. Il avait débuté par le poème romantique d'*Amavante*, qui avait obtenu un vif succès, et avait publié ensuite la *Légende du ruisseau de la forêt et du sapin*, un volume de *Poésies lyriques*, plusieurs drames, entre autres *Philippine Welser*, *Thomas Morus*, le *Doge de Venise*, et quelques romans. Après la guerre de 1870-71, il donna le *Chant du nouvel empire allemand*, en 600 sonnets.

Redwitz avait été élu deux fois membre de la Chambre des députés de Bavière; il appartenait à la tendance libérale.

— La température a été excessive mercredi à Madrid. Le thermomètre a marqué 38 degrés dans l'après-midi et 28 le soir.

Dans toute l'Espagne, la chaleur est également très grande. A Séville, le bitume des trottoirs était devenu liquide; à Valence, les blés sont brûlés.

La terre se crevasse dans les provinces de Ciudad-Real, Logrono, Badajoz, Caceres, Malaga et Cadix.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Assises fédérales de Zurich.

Audience du 10 juillet 1891.

L'interrogatoire des accusés continue.

M. GERMANO BRUNI, avocat à Bellinzona, âgé de 41 ans, était membre du comité exécutif qui fut nommé le 4 ou le 5 septembre, par le comité radical cantonal. Ce jour-là, il fut expressément décidé que la révolution serait abandonnée si le 11 septembre le Conseil fédéral avait pris une décision sur le recours Stoppani-Bernasconi, ou si le Conseil d'Etat convoquait, à cette date, les électeurs.

M. SCHERR : Ainsi la séance décisive du comité exécutif était doré et déjà fixée au 11 septembre ?

L'ACCUSÉ : Oui.

M. SCHERR : Le renversement du gouvernement fut-il formellement décidé le 4 septembre déjà ?

L'ACCUSÉ : Oui, mais il restait à fixer la manière de s'y prendre. Le 11 septembre, les patriotes devaient simplement se réunir à Bellinzona.

M. SCHERR : Il n'était pas question d'une grande assemblée populaire qui aurait forcé le gouvernement à démissionner ?

L'ACCUSÉ : Non; la proposition en avait été faite, mais la majorité décida de recourir à la force.

M. SCHERR : La révolution a donc été décidée le 4 septembre et non le 31 août ?

L'ACCUSÉ : Le 31 août et le 4 septembre. On avait décidé, le 31 août, de ne pas recourir à Berne. Cela voulait dire que nous ne devions chercher de salut qu'en nous-mêmes.

La conversation continue ainsi, très longuement, entre le procureur-général et l'accusé. Nous la condons le plus possible.

La révolution fut définitivement organisée le 11 septembre au matin. On sut que M. Respiati était parti à 8 heures du matin pour Lugano. Le plan fut ainsi fixé : 1° prise de l'arsenal; 2° occupation des places et capture d'otages; 3° assaut du palais du gouvernement.

Suivant M. Bruni, la responsabilité de ces mesures incombe non seulement aux personnes présentes le 11 septembre au matin à Bellinzona, mais au parti tout entier. L'enthousiasme du peuple en est la preuve; les bataillons bernois crurent trouver un pays à feu et à sang; ils trouvèrent un pays en joie. Personne ne bougea pour prendre la défense du gouvernement renversé, pas même dans la Valle-Maggia. Le plan fut établi d'accord avec tous nos coreligionnaires politiques et ensuite des ordres qui nous avaient été donnés; il fut expressément résolu que pas une goutte de sang ne serait versée. Si nous nous sommes rendus en armes au palais, c'est qu'une révolution ne peut pas se faire avec des cannes ou des parols; les otages que nous avions devant nous devaient justement empêcher l'effusion du sang. Quant aux arrestations qui ont été faites, elles étaient nécessaires, et l'accusé en prend hautement la responsabilité; qui veut une révolution veut les moyens de la mener à bout.

Interrogé sur la participation de Castioni au coup de main, M. Bruni répond qu'il connaissait cet homme; il l'avait vu à Londres dans une assemblée de Tessinois. Le 15 août Castioni était déjà au Tessin, venant de Carrare, où il avait été acheter du marbre. Il assistait à l'assemblée du 31 août.

M. Bruni termine en revendiquant, comme ses accusés, le droit du peuple à l'insurrection; la constitution était violée, dit-il, le gouvernement était par là même déchu. Le 11 septembre, nous avons eu avec nous la majorité du peuple; le 5 octobre, cette majorité s'est prononcée encore pour nous.

Le Dr ROMEO MANZONI, de Maroggia, est interrogé après M. Bruni. Il repousse la qualification de révolutionnaire, car elle implique la notion d'attentat à la loi, tandis que le soulèvement du 11 septembre fut « une leçon de haute morale, telle que les peuples en donnent de temps à autre à leurs gouvernants ». L'accusé a été du reste empêché par la maladie de prendre une part active aux préparatifs du mouvement. C'est appuyé au bras d'un ami qu'il a assisté à la prise du palazzo. A peine entré dans le bâtiment, il a rencontré un gendarme dont la fraise fut telle qu'il déboucla sa ceinture et laissa tomber son pantalon. M. Manzoni conclut par un discours très préparé dans lequel il affirme le droit du peuple à renverser un gouvernement violateur des lois constitutionnelles.

L'accusé aborde ensuite la question confessionnelle. Il lit des fragments de manuels scolaires contenant des attaques contre le protestantisme. Il critique l'enseignement donné sous le régime conservateur; puis, s'adressant aux jurés, il conclut : « Nous sommes sur le banc des accusés pour avoir voulu mettre fin aux persécutions religieuses, afin d'inaugurer le régime de la justice et de la liberté. »

M. BRENNON BERTONI, 30 ans, rédacteur de la *Riforma*, a fait arrêter Andina et a participé à la prise du palais. A cela se borne son rôle. Nous nous attendions, dit-il, que le palais serait défendu. Je puis déclarer sur l'honneur qu'un coup de feu a été tiré à l'intérieur du bâtiment avant notre entrée. A ce moment-là je tenais mon fusil de la main gauche et de la main droite je m'efforçais de faire tomber la grille qui tenait encore. Je ne puis pas me rappeler si Castioni était devant ou derrière les otages, mais je me rappelle en revanche fort bien avoir rencontré sur le grand escalier, au moment de notre entrée, un inconnu, qui portait un fusil, et qui revenait en arrière.

Quant à la légitimité de l'insurrection, M. Bertoni partage sur ce point l'opinion de ses co-accusés.

Avant de lever la séance du matin, le président fait observer que l'interrogatoire des accusés prend les proportions de plaidoyers véritables. Il sera nécessaire d'avoir une audience supplémentaire dimanche.

M. CURRI, lieutenant-colonel, déclare qu'il n'a pas pris part aux préparatifs de la révolution, mais il a été chargé, le 11 septembre, de la direction militaire du mouvement. Il a organisé le service d'avant-postes et de garde des prisonniers. L'accusé déclare qu'il n'y a eu, parmi les insurgés, ni Italiens, ni Suisses alliés; relativement aux trois Allemands interrogés à Lucerne, il pense qu'ils n'ont été mêlés à cette affaire que par un pur hasard.

L'accusé HOLTSMANN dit qu'il vint de Lugano à Bellinzona le 10 septembre au soir, à la tête de vingt-cinq hommes armés, membres de la Société des ouvriers, dont il est président, et qu'ils sont montés dans le même train que M. Casella. Après avoir été à la prise de l'arsenal il descendit au Palazzo, où il rejoignit une troupe de 150 à 200 hommes. Il affirme que M. Rossi, en parlementant avec les insurgés, les menaçait d'un revolver. L'accusé dit qu'avant l'ouverture des grilles il entendit un coup de feu tiré du dehors et un bruit sourd dans l'intérieur du palais; il ne peut pas dire si c'était que détonation. A peine les insurgés étaient-ils entrés que deux autres coups de feu ont été tirés.

MM. SOLDINI et RONCHETTI n'ont pris qu'une part peu active à la révolution. Se trouvant par hasard dans les rues de Bellinzona, le 11 septembre, ils se joignirent aux insurgés et montèrent à l'arsenal.

Le président renvoie à une audience pour dimanche. On espère que les interrogatoires seront terminés samedi et que lundi on pourra passer aux plaidoyers.

Assemblée fédérale. — Comme remplaçant du feu M. Penninger au Conseil des Etats, on parle dans le camp démocratique zurichois, outre M. le Dr Amisler, — que nous avons mentionné hier, — de M. le conseiller d'Etat Dr Stössel, actuellement membre du Conseil national, dont il a été président.

Initiative. — La Société suisse pour la protection des animaux a décidé le 9 juillet, à Zurich, de proposer par voie d'initiative populaire un article constitutionnel interdisant d'abattre le bétail d'après le rite juif, si la pétition qu'elle a adressée sur cet objet aux Chambres est écartée.

Fête fédérale. — C'est demain que la colonie

suisse de Paris célèbre par anticipation le sixième centenaire de l'indépendance helvétique.

A Zurich et à Schaffhouse la jeunesse a déjà eu sa fête jeudi.

Dans la première de ces villes, 3500 enfants y ont pris part. A l'église St-Pierre, M. Hirzel, président de la commission des écoles, a fait un fort éloquent discours. Malheureusement un accident est venu assombrir la journée : Une petite fille, montée sur un toit, regardait pour voir quand le signal du commencement de la fête serait donné. Elle est tombée et s'est tuée.

Les enfants de Schaffhouse, au nombre de 2800, avaient organisé un cortège avec groupes historiques et humoristiques. M. le pasteur Schenkel a prononcé le discours de circonstance. Dans l'après-midi, on a joué un drame populaire du Dr Henking : *L'entrée de Schaffhouse dans la Confédération*. Toute la population a pris part à la fête.

Rachat. — Le comité central de l'Eidgenössischer Verein a décidé hier, à Olten, de proposer aux sections de demander le référendum contre le rachat du Central. Il leur demande l'autorisation de faire le nécessaire pour la réunion des 30,000 signatures.

Alexandre Seiler.

Une dépêche de Zermatt nous annonce que M. Alexandre Seiler est mort hier à midi. On lui rendra les derniers devoirs lundi, à 10 1/2 heures, à Brigue.

Peu d'hommes ont rendu à leur pays natal des services aussi indiscutables. M. Alexandre Seiler avait été en réalité le créateur de Zermatt. Grâce à son énergie, à son courage, à son habileté, une série d'hôtels sont sortis de terre. Le Haut-Valais, jadis inconnu et inhabitable, voit chaque année des milliers de touristes de toute nature. Ceux qui y sont venus y reviennent, séduits par une nature incomparable et par une hospitalité et un confort qu'ils étaient loin d'attendre à de pareilles altitudes.

Pour mener à bien cette grande tâche, le défunt a été secondé par sa nombreuse et vaillante famille, au milieu de laquelle des milliers de personnes vont s'associer. Il était en effet impossible de connaître M. Alexandre Seiler sans garder de lui un bon souvenir, tant il était accueillant, bienveillant et sociable. Aussi avait-il des sympathies nombreuses, non seulement en Suisse, mais dans toutes les parties de l'Europe.

Par une triste coïncidence, M. Seiler s'éteint au moment où l'un de ses projets favoris, le chemin de fer de Viège-Zermatt, vient de se réaliser et promet d'augmenter encore l'importance de la vallée. Sa maladie a jeté l'autre jour une ombre épaisse sur l'inauguration, dont il se faisait depuis si longtemps une fête. Tout espoir n'était cependant pas encore perdu. Mais les médecins redoutaient une attaque, qui s'est sans doute produite hier.

M. Seiler avait 72 ans. Il était député au Grand Conseil du Valais.

Longtemps encore son souvenir vivra comme celui d'un homme bienfaisant et généreux. Puisse l'exemple de travail et de persévérance qu'il a donné être suivi par beaucoup, car c'est un encouragement salutaire qu'un tel succès couronne cette irréprochable carrière d'initiative et d'action.

NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — L'enquête ordonnée par le Conseil fédéral sur la solidité des culées et des tabliers des ponts métalliques, se poursuit régulièrement. Le viaduc de la Lorraine, près de la gare de Berne, vient d'être mis à l'épreuve. On sait que ce pont à double voie, construit il y a plus de vingt ans, a 166 mètres de longueur. On y a fait circuler, d'abord lentement, puis plus vite, puis à la vitesse d'un express, deux trains de marchandises, attelés chacun de deux locomotives, tandis que six ingénieurs, placés aux extrémités et au milieu du pont, vérifiaient la résistance de celui-ci. Les deux trains marchaient parallèlement en sens inverse, de sorte que le pont supportait à la fois quatre locomotives et deux trains de marchandises. On dit que le rapport des ingénieurs est excellent.

— Lundi dernier, pendant la nuit, une bande de Bohémiens composée de 25 personnes, 4 chevaux, 3 voitures, etc., a été refoulée à la frontière du canton de Berne par le gendarme de Grellingue. Cette troupe errante venait de Esch (Bâle-Campagne).

Ces individus ont voulu faire résistance, de sorte que le gendarme a dû demander de l'aide au village de Grellingue pour s'en débarrasser. Cette même bande avait déjà été, la veille, refoulée par le gendarme bâlois sur territoire alsacien.

BALE. — On s'occupe activement à Bâle, dit la *Liberté*, de la question de la création, conformément aux vieilles coutumes bâloises, d'un monument destiné à rappeler le souvenir de la terrible catastrophe de chemin de fer dans laquelle tant de victimes ont été frappées. Ce monument ne serait ni en pierre, ni en fer, ni en bois; il consisterait en un sanatorium ou séjour de convalescence pour les malades du sexe masculin. Une famille bâloise, rudement atteinte dans cette occasion où elle a perdu trois de ses membres les plus proches, tandis qu'elle a compté, en outre, plusieurs blessés, a mis déjà dans ce but à la disposition du comité une maison de campagne située dans le voisinage immédiat du lieu du sinistre.

NEUCHÂTEL. — On lit dans la *Suisse libérale* : « La course que les Anciens Belletiens avaient projetée à l'île de Saint-Pierre a eu lieu hier et a fort bien réussi. Malgré un ciel nuageux le matin et un vent quelque peu violent, 170 personnes environ y ont pris part. La place du pavillon, au-dessus de l'auberge de l'île, avait été choisie pour le pique-nique et les jeux divers de la jeunesse, et cette place qu'encadrent de superbes ombrages, pavée avec des couleurs rouges et vertes, présentait un aspect charmant. C'est là que le président de la société de Belles-Lettres a remis à M. Ph. Godet, aux applaudissements de l'assemblée, le ruban d'honneur que les trois sociétés de Belles-Lettres de Lausanne, Genève et Neuchâtel, lui ont décerné dans la dernière réunion centrale à Lutry. Puis cette cérémonie terminée, la jeunesse s'est mise à folâtrer, à jouer, à danser jusqu'au moment du départ. Encore une jolie fête à enregistrer dans les annales de Belles-Lettres. »

TESSIN. — La *Riforma* prétend que le parquet a fait fausse route en faisant arrêter Mme Scazziga et trois de ses parents. Cette mesure a été prise à la suite de la découverte d'une lettre adressée à l'accusé par sa femme et à lui transmise par son oncle et défenseur l'avocat Vittore Scazziga. Cette lettre renfermait une phrase disant : « Entre toi et moi, il nous reste 6 à 7000 francs des actions (sic) de Rome, je ne sais qu'en faire, j'en parlerai à Enrico. » Et plus loin : « Les livres sont gardés en lieu sûr. »

Le ministère public en a conclu que les Scazziga avaient détourné de l'argent en quantité considérable et que la comptabilité de l'accusé existait encore en mains de sa femme.

La *Riforma* dit le contraire : il s'agit de sommes insignifiantes, et les volumes dont il s'agit sont des livres de littérature plus que... polissimes, auxquels le caissier de l'Etat tenait fort, et qui ont été vendus aux enchères publiques et achetés par un ami de la famille pour lui conserver ce trésor.

Telle est la version de la *Riforma*. Nous la donnons sous les expresses réserves qu'une telle source rend indispensable.

CANTON DE VAUD

Tir cantonal.

JOURNÉE DU 10 JUILLET

La journée de vendredi s'est fort bien passée, par un soleil radieux. On aurait pu croire que le lendemain du jour officiel l'enthousiasme du public et celui des tireurs se serait un peu refroidi. Il n'en a rien été : les concerts de la cantine et le champ de fête étaient fréquentés par un nombreux public qui n'a pas ménagé ses applaudissements à la vaillante et excellente fanfare de Mulhouse. Quant au stand, il n'a pas désempli du matin au soir, et c'était plaisir d'entendre le crépitemment de la fusillade qui ne discontinuait pas un instant.

Nos confédérés de la Suisse allemande sont venus en grand nombre; on constate avec plaisir qu'à chaque tir cantonal ils viennent en colonnes plus serrées disputer les lauriers à nos concitoyens. Les résultats pécuniaires de la journée du stand doivent avoir été excellents et sont bien faits pour récompenser la commission d'organisation du tir, à qui l'on doit son entière réussite.

Le banquet, auquel assistait un public moins nombreux que la veille et moins riche en personnalités marquantes, a été néanmoins charmant. M. MÉTRAUX, député, fonctionnaire comme major de table, il a donné tout d'abord la parole à M. F.-A. FOMEL, professeur. Celui-ci porte le toast à la patrie en des termes émus et empreints d'un patriotisme élevé. M. Métraux communique ensuite un message du maire d'Evian, qui envoie ses patriotiques salutations aux tireurs suisses. M. FAVRE, juge de paix à Villars-sous-Yens, boit aux tireurs et au développement du tir. M. Emile FAVRE, député d'Eclalens, fait un discours en patois, plein d'humour et de cordialité. On applaudit à tout rompre lorsque M. Favre propose la santé des « amis de Morges », qui ont si parfaitement bien organisé leur fête, et de M. Borgeaud, le président du comité central. Avant de quitter la tribune, M. Favre s'excuse d'avoir parlé patois, mais il se réjouit de ce qu'ainsi les journaux ne pourront pas reproduire ses paroles.

Pendant le banquet, un généreux anonyme a remis au comité d'organisation une somme de 1000 francs pour être distribuée pendant le tir aux familles pauvres de Morges.

A 1 heure, comme d'habitude, le canon retentit et la fusillade recommence, plus nourrie que jamais, couvrant presque entièrement les sons de la fanfare. Les discours sont finis, c'est la poudre qui parle.

Parmi les nombreuses attractions du tir de Morges, la plus appréciée est certainement l'excellent corps de musique qui depuis le commencement de la fête anime la cantine par ses charmants concerts. La chapelle du 112^e régiment de ligne, en garnison à Mulhouse, sous la direction de son habile chef d'orchestre M. Rohde, a des ses premiers accords été accueillie avec enthousiasme. Cet enthousiasme s'accroît de jour en jour, à mesure que les concerts journaliers se succèdent à midi, à 2 heures et surtout à 8 heures du soir. Dans ces derniers le chœur des assiettes, des fourchettes et du roulement de la fusillade ont cessé, et la foule qui se presse tous les soirs dans la cantine du Parc de Morges peut goûter à loisir des flots d'harmonie qui descendent de la tribune. Concerts très variés, depuis les compositions les plus classiques aux essais les plus hardis de la musique moderne et aux folâtreries les plus badines, exécution d'une perfection exquise, bonne gracieuse du chef d'orchestre et de ses trente musiciens, en voilà assez pour nous faire passer de ravissantes soirées, et pour nous engager à inviter tous nos amis à venir jouir avec nous de cette fête exceptionnelle de l'art.

Conseil national. — Outre les candidats déjà indiqués pour remplacer M. Campiche, au Conseil national, les journaux d'Yverdon nomment aujourd'hui M. Ls Augsburg, député.

LE MONT SUR LAUSANNE. — Dimanche 19 juillet, à trois heures de l'après-midi, aura lieu une réunion religieuse dans laquelle le président du comité vaudois des protestants dissimulés présentera aux amis de cette œuvre le second pasteur suisse qui va partir pour le Chili et travailler surtout auprès des colons de langue française. Si le temps est beau la réunion aura lieu en plein air.

LA CÔTE. — La vigne se présente bien cette année, écrit-on au *Messager des Alpes*; les grappes sont nombreuses et la floraison se fait dans des conditions très favorables. Malheureusement les vers sont en nombre inusité et causent des dégâts considérables; on ne connaît rien d'efficace pour combattre ce fléau et le vigneron assiste, impuissant, à la destruction de sa récolte.

GRANDSON. — La plus ancienne des « abbayes » du canton paraît être l'abbaye des Mousquetaires de Grandson, qui fut fondée en 1572.

ONON. (Corr.) — Notre localité s'apprête aussi à célébrer modestement l'anniversaire de la fondation de la Confédération.

Le dimanche 2 août, sur un théâtre improvisé, à la construction duquel on travaille déjà, une société d'amateurs donnera le *Major Darcet*, d'Hurt-Binet et Gaullier.

Soixante-dix acteurs et actrices environ, hauts personnages, soldats, fibres, tambours, vigneron et vigneronnes se produiront.

Les actrices plairont aux plus difficiles, ils ne verront que jolis minois et frais costumes. Que les amis de Lucens ne s'imaginent pas qu'Onon a voulu les supplanter ou seulement les copier, la pièce est à l'étude depuis l'hiver dernier, donc longtemps avant que leur projet fut connu. C'est le cas de dire : les beaux esprits se rencontrent.

Une première représentation sera déjà donnée le dimanche 19 juillet.

Toutes deux auront lieu dès 6 1/2 heures à 10 1/2 heures du soir.

LAUSANNE

Banque fédérale. — La *Feuille officielle du commerce* annonce que dans sa séance du 27 juin 1891, le conseil d'administration de la Banque fédérale, société anonyme dont le siège est à Berne avec succursale à Lausanne, a conféré à M. Edmond Chavannes, de Vevey, la signature collective par procuration pour le siège de la Banque fédérale, à Lausanne. MM. Ed. Chavannes, Curchod et Rohrbach signeront collectivement deux à deux.

Beaux-Arts. — On sait que la Société des Beaux-Arts organise, pour le mois de septembre, une exposition vaudoise des beaux-arts, à l'instar des expositions bisannuelles neuchâteloises. Un bon nombre d'artistes ont déjà donné leur adhésion à cette intéressante entreprise; plusieurs se sont fait inscrire pour tout un lot d'œuvres diverses : tableaux achevés, études, esquisses, gravures, dessins. Le dernier délai d'inscription est le 1^{er} août. On nous prie de le rappeler aux intéressés. M. Melley, président de la Société vaudoise des Beaux-Arts, tient des formulaires d'inscription à la disposition des personnes qui n'en auraient pas reçu.

Dispensaire central. — Le comité du Dispensaire central vient de publier son rapport sur la marche de cet utile établissement, du 1^{er} décembre 1889 au 31 mai 1891, soit pendant une période de dix-huit mois.

Le chiffre des malades qui reçoivent des soins au Dispensaire est en moyenne de 1000 par mois. Depuis sa fondation, il y a été donné près de 30,000 consultations gratuites. Les deux tiers des malades sont Lausannois ou Vaudois; l'autre tiers comprend les Suisses d'autres cantons et les étrangers.

Pendant les dix-huit mois, les recettes ont atteint le chiffre de 13,481 francs, y compris l'indemnité pour dégâts causés par l'inondation du 2 juin 1889; les dépenses sont de 9148 fr., se décomposant ainsi : frais divers (lingerie, honoraires des diaconesses, etc.), fr. 2031.20; loyer, 400; mobilier, 389; entretien des diaconesses, 1284; médicaments, objets de pansement, 2183.45; entretien et réparation des locaux, 2195.45; chauffage et éclairage, 665. Au 31 mai dernier, le solde en caisse était de 4333 francs.

Nous engageons vivement les amis du Dispensaire à ne pas se faire illusion sur cette situation, beaucoup moins brillante qu'elle ne paraît au premier abord, puisque le solde en caisse équivaut à la somme des dépenses annuelles.

L'œuvre du Dispensaire central est en bon chemin et rend des services signalés; pour qu'elle soit viable, il faut que le public lausannois mette beaucoup d'empressement à lui venir en aide et que surtout les membres de la société redoublent d'effort et de persévérance.

VARIÉTÉS

L'alouette.

Ce jour-là les quatre marmites de fer, alignées selon leur dimension, sur une planche ad hoc, au-dessus du fourneau, étaient toutes de service, et la sœur du curé, vive, alerte, affairée, s'empressait autour du feu, soufflant la flamme, remuant les sauces, goûtant à tout, au milieu d'une activité extraordinaire de pensée et de mouvement. Il s'agissait de bien recevoir les hôtes attendus. Tous les curés, tant s'en faut, n'avaient pas la même égalité d'appétit que son frère qui mordait avec indifférence le pain bis, pétri à la cure, ou la mie blanche sortant toute chaude du four du village.

Lorsque le curé rentra ce jour-là, après sa tournée du matin, en passant devant la cuisine il glissa un regard à l'intérieur, et, voyant le désordre des ustensiles, le désordre des vivres et des torchons, l'affaiblissement de la cuisinière, il dit, avec un sourire :

— Oh, oh ! c'est grand gala, aujourd'hui ?

— Dame, M. le curé, dit-elle, je ne peux pas servir à ces messieurs la soupe aux choux.

Pourquoi pas, dit-il, c'est excellent la soupe aux choux.

Sa sœur leva sur lui une face rubiconde, où trente-cinq ans de vie avaient inscrit fidèlement leur passage et elle le regarda stupéfaite.

Tenez, M. le curé, dit-elle, laissez-moi faire, vous n'entendez rien à ces choses-là. — Faites, faites, ma bonne Jacqueline, seulement — et une leur d'austérité passa comme une ombre sur sa figure bienveillante, — ne faites pas trop, c'est autant de pris sur la misère.

Sauf votre respect, M. le curé, l'hospitalité à ses devoirs comme la bienfaisance; satisfaites aux uns n'est pas nuire aux autres.

Le curé s'en alla sans répliquer. Dans ces batailles-là, il était battu d'avance, et Jacqueline, en dépit de tout le respect qu'elle lui portait, en faisait à sa tête. Oui, dans ces occasions-là, elle passait outre; elle laissait peser sur elle une vague sensation de blâme plutôt que d'exposer la fragilité de son frère à la critique des étrangers. Il aurait fait beau voir qu'un allât colporter au dehors des racontars au sujet de la maigre chère de la cure, et que les visiteurs, doués du robuste appétit des villageois, s'en retournassent chez eux affamés.

Elle reprit donc aussitôt son soufflet et se remit à l'œuvre autour des quatre marmites en pleine cuisson, sans oublier le four où mijotait le rôti. Une exubérance de vie émanait d'elle, la

avait eu lutté autrefois, elle ne s'en souvenait presque plus. Elle avait eu à faire face à tant de réalités pressantes que les rêves s'étaient envolés bien loin, à tire-d'aile.

Dans la solitude de son petit domaine elle abattait l'ouvrage du matin au soir, sans relâche, silencieusement. Seule, une alouette, prisonnière dans une grande cage pendue au mur près de la fenêtre, émue, émue par le bruit de la vaisselle et du métal, se mettait parfois à chanter à tue-tête. Alors, si M. le curé était à la maison, Jacqueline jetait vite sur la cage un épais drap blanc, et l'oiseau, perché immobile à la même place, se taisait aussitôt, attristé.

Ce jour-là, cependant, malgré le va-et-vient inusité de la cuisinière et l'air tiède de mai entrant par la fenêtre ouverte, l'oiseau se taisait. Jacqueline, au milieu de son affairement, finit par s'apercevoir de ce silence. Elle leva les yeux sur la cage, en fouilla les recoins d'un regard surpris et, ne voyant pas la bête, elle se mit à siffloter entre ses dents, doucement. L'oiseau familier, d'ordinaire prêt à l'appel, resta invisible et silencieux. Alors Jacqueline se hissa d'une enjambée sur un tabouret de bois et regarda au fond de la cage. L'alouette était étendue sur le dos sans mouvement. Elle la prit dans sa grosse main calleuse et, sentant sous le duvet des plumes, percer le poids du petit corps sans vie, elle dit :

— Oh, oh... C'est pour tout de bon, ma pauvre bestiole.

Après avoir un moment considéré l'oiseau en silence, elle le reposa délicatement dans la cage et ajouta :

— Te voilà libre, ma petite alouette.

Et renvoyant à plus tard le soin d'enterrer quelque part dans le jardin de la cure la petite dépouille, elle se remit à l'ouvrage avec une ombre de mélancolie sur sa figure joyeuse. Cependant la sensibilité n'était pas son fait : elle avait fait trop bon marché des gros intérêts de sa vie, trop coudoyé de misères, trop fatigué ses membres à travailler pour considérer la mort d'une alouette comme autre chose qu'un accident naturel, sans importance. Bientôt elle n'y pensa plus. Elle s'aperçut alors que pendant sa courte distraction quelqu'un avait dû pénétrer dans la cure : elle entendait causer dans la bibliothèque, où son frère recevait habituellement ses ouailles ; elle écouta un moment le son des voix, mais elle ne reconnut que la basse sonore du curé. De sa fenêtre donnant sur le jardin, elle voyait d'ordinaire entrer et sortir tout le monde ; rien n'échappait à sa curiosité de recluse, concentrée dans ce tout petit domaine et trouvant, à cette maigre pâture, une entière satisfaction. Sans doute le visiteur était entré au moment même où elle constatait la disparition de l'alouette. Elle ne l'avait pas vu venir, mais elle le verrait s'en aller et tout en vaquant à ses multiples affaires elle se mit à guetter à la fois de l'œil et de l'oreille. Cependant elle attendit en vain.

Lorsque tard dans la matinée, les hôtes du curé dressèrent enfin leurs deux silhouettes noires à l'entrée du jardin, le visiteur mystérieux était encore là.

Il y eut un moment de confusion lorsque Jacqueline introduisit les nouveaux venus. Elle s'était échappée tout de suite, elle, et elle était déjà rentrée dans sa cuisine quand la voix du curé appela :

— Jacqueline.

— Oui, M. le curé.

— Reconnaissez Monsieur, s'il vous plaît.

L'inconnu avait déjà franchi le seuil. Au nom jeté par le curé, il se retourna brusquement et Jacqueline resta pétrifiée à sa place. Instinctivement, elle cacha derrière le tablier bleu, d'un mouvement prompt, la cuiller graisseuse qu'elle tenait à la main, et pour la première fois elle eut une conscience douloureuse des trous et des taches dont la robe noire fourmillait, de la saleté du tablier, de l'usure des savates, de toute la friperie de son accoutrement négligé. Immobile, elle soutint sans mot dire l'examen rapide qu'elle sentait courir sur sa personne et laisser partout, en passant, comme une brûlure sur la peau.

L'étranger la considéra attentivement pendant quelques secondes, puis, ne retrouvant rien de ce qu'il cherchait, il leva légèrement son chapeau et s'en alla.

Tant qu'il fut visible sur la route blanche, Jacqueline ne bougea pas, mais quand il eut disparu au premier tournant, elle rentra dans sa cuisine, ferma la fenêtre et appuya son front contre la vitre. Là-bas, à l'horizon, la vue était arrêtée par une chaîne de montagnes bleuâtres et elle se demandait, tout à coup, ce qu'il pouvait bien y avoir derrière ces montagnes ; où on arriverait en marchant toujours droit devant soi, droit devant soi sur la route là-bas, si le monde était très grand ou si chacun avait, comme elle, une demeure en un petit coin où il fallait vivre et mourir. En même temps, tous les souvenirs du village natal lui revenaient un à un jusqu'au jour où elle avait suivi son frère à la cure, et une sensation de meurtrissure, longtemps oubliée, se réveilla dans son cœur.

Elle resta là longtemps, tenant toujours la cuiller cachée sous son tablier, avec des retours de honte, des rougeurs qui allaient et venaient, mêlées à un insupportable tourbillon de regrets, de convoitises, de désirs en révolte, pendant que le tic-tac de la grande horloge frappait l'air de son pas régulier et que l'heure avançait sournoisement.

Ce ne fut que quand l'aiguille eut dépassé depuis longtemps l'heure fixée pour le dîner que le curé, passant sa figure étonnée par l'ouverture de la porte, réveilla en sursaut la cuisinière en disant de sa voix bienveillante :

— Et puis... et la soupe, Jacqueline ?

— La soupe ? dit-elle, on y va, on y va, M. le curé... voilà !

Quelques minutes plus tard, les trois curés faisaient honneur à la cuisine de Jacqueline : les deux voyageurs avec un solide appétit, stimulé par le grand air et la longue attente, le troisième avec son indifférence ordinaire, absolue pour le côté matériel de la vie.

Pendant ce temps, Jacqueline réparait à la hâte les avaries du dîner. Elle allait et venait avec une agitation un peu fébrile, mais toujours sûre de son but et y atteignant vite, sans bruit.

La conscience piquée d'un remords, elle se gourmardait tout bas pour cette défaillance d'attention qui avait failli tout gâter, et sa figure échauffée était plus allumée que la braise. Jamais, non jamais des intérêts secondaires, personnels ne l'avaient distraite ainsi de ses devoirs envers les chefs de l'Eglise ; elle se sentait en faute, coupable vis-à-vis de cette vénération de toute une vie qui avait comblé, pour elle, tant de lacunes.

Peu à peu, au milieu de ce tourbillon d'activité, les choses et les pensées de tous les jours reprirent leur place accoutumée. En même temps les petits yeux gris, clairs et vifs retrouvaient l'expression sereine d'une âme volontairement donnée et qui ne veut pas se reprendre.

Quand, vers le soir, les deux visiteurs partis, Jacqueline entra dans la chambre pour achever de desservir et remettre en ordre la vaisselle des grands jours, le curé, debout devant la fenêtre ouverte, regardait au dehors. A l'horizon, de profondes troupes montraient par place un bleu vierge derrière l'amoncèlement des nuées, et la ligne sombre des montagnes s'esquissait presque dure sur un fond floconneux et gris.

— Ma bonne Jacqueline, dit-il, en se retournant vers sa sœur, qui posa aussitôt sa pile d'assiettes sur la table et attendit, respectueuse ; avez-vous reconnu le visiteur de ce matin ?

— Oui, monsieur le curé, dit-elle, sans se troubler, c'était le grand Louis, le fils à François Chevillon.

— Moi, dit-il, je ne l'ai pas reconnu, il a fallu qu'il se nommât.

— Dame, c'est que les années, en passant, changent le monde, M. le curé.

— Il m'a raconté bien des choses du village, Jacqueline, et j'ai senti là, dit-il, en passant

la main dans des cheveux courts et drus, comme un soufflé de nos montagnes.

Il y avait un imperceptible accent de regret dans sa voix et tout le cœur de Jacqueline bondit au devant du sien, mû par une compréhension sympathique et affectueuse, mais, bien qu'elle eût souffert elle aussi, à ses heures, de la nostalgie du lieu natal, elle se tut. Ce n'était pas à elle à offrir des consolations, à peine se sentait-elle le droit de deviner l'involontaire mélancolie cachée sous les mots.

— Il se marie, continua le curé, après un court silence, il épouse une jeune fille de par ici et les bans seront publiés dimanche.

Jacqueline resta muette.

Un bourdonnement de sang riche et vigoureux remplissait ses oreilles. Elle sentait battre ses tempes à coups pressés. Tout à coup le flot redescendit brusquement jusqu'au cœur.

— Ma bonne Jacqueline, dit le prêtre, êtes-vous malade, vous voilà blanche comme un cierge ?

— Malade... moi... ? Peuh ! dit-elle, en faisant claquer le pouce et l'index comme si la maladie était une étrangère, tenue à distance, avec laquelle elle n'aurait jamais rien à démêler.

— Vous vous serez trop fatiguée..., vous voyez bien.

— Non, non, M. le curé..., fatiguée... Peuh !... Non, non, ce n'est pas cela... Je vais vous dire ce que c'est... L'oiseau est mort ce matin.

— L'oiseau ! quel oiseau ?

— L'alouette.

Le prêtre se souvint, en effet, avoir vu quelque part, dans la maison, une petite bête emplumée prisonnière dans une cage.

— Est-ce qu'on pleure pour une alouette ! dit-il. Mais, ma bonne Jacqueline, l'air du bon Dieu en est plein, d'alouettes !

— C'est vrai, dit-elle, en chassant brusquement, du revers de la main, une larme glissée, à son insu, furtivement sur la joue. Pour ça, c'est vrai, M. le curé.

Elle avait baissé la tête et elle resta un moment méditative, poussant du pied, jusque sous la table, un gros flocon de poussière que l'air de la porte avait amené près d'elle ; puis, comme si quelque chose en elle protestait et voulait à tout prix, en dépit de son énergique répression, s'ouvrir une fissure, se faire un jour quelconque, elle ajouta :

— Seulement..., voilà..., moi, j'aimais celle-là.

Et jamais, malgré l'incorruptible honnêteté de sa conscience, ce mensonge ne lui pesa. Elle le garda tout entier pour elle, sans scrupule, même en face des obligations du confessionnal. Il appartenait au charitable mystère d'une vie faite de dévouement, d'abnégation illimitée et silencieuse. Personne ne devait jamais soupçonner quelle portion vivante d'elle-même avait été offerte en sacrifice au devoir, tel que son âme simple et religieuse le comprenait.

Eugénie PRADEZ.

DÉPÊCHES

Berne, 11 juillet. — Le *Berner Tagblatt*, journal conservateur, commentant la décision prise hier à Olten par l'*Einigenässlicher Verein* de lancer une demande de référendum contre le rachat du Central, propose d'en faire autant pour la loi sur la condition civile des Suisses domiciliés hors de leur canton d'origine.

« Cette loi, dit-il, touche très fort des milliers de citoyens. Il faut leur donner l'occasion de se prononcer sur son compte. Elle est du reste mal faite au point que personne ne peut lui porter intérêt et désirer la voir appliquée ».

Bâle, 11 juillet. — Dès aujourd'hui la voie est rétablie à Mönchenstein, et le service des voyageurs et des marchandises a repris régulièrement.

Bellinzona, 11 juillet. — M. Respini a terminé hier son vigoureux plaidoyer dans l'affaire Scazziga.

Il a prouvé que le caissier cantonal avait calomnié les conseillers d'Etat et menti en affirmant que le compte-courant qui lui avait été ouvert à la Banque cantonale était régulier. Ce compte-courant n'était que la suite du compte personnel du caissier radical Bianchi. M. Magatti avait expressément averti la Banque que le compte de l'Etat ne devait être qu'un compte de dépôt. Scazziga engagea la Banque à désobéir, et le directeur de la Banque fut d'accord. Le but du caissier était de jouir des intérêts comme l'avait fait avant lui Bianchi, mais non content de cela, il se mit à jouer à la Bourse. La Banque le laissa faire et le compte fut tenu secret.

Scazziga présentait toujours au gouvernement des pièces officielles régulières et le gouvernement les examinait, comme c'était son devoir ; mais son devoir n'allait pas jusqu'à supposer que Scazziga devait mentir. La confiance n'est pas un délit.

M. Respini présente trois extraits du compte-courant, de la même date, avec des attestations diverses ; l'un d'entre eux est intitulé *Compte Louis Scazziga*. Le compte renferme du reste une quantité d'écritures irrégulières ; on y voit figurer entre autres une somme de 1000 francs pour timbres-poste. M. Respini demande si le gouvernement fait commerce de timbres-poste. Tout prouve que le compte était personnel.

Bellinzona, 11 juillet. — Le nombre des signatures recueillies au Tessin contre le tarif des péages est de 4000.

Bellinzona, 11 juillet. — On dit que, dans les lettres saisies sur l'accusé, la femme de Scazziga conseillait à son mari d'avoir confiance dans ses avocats. Le parti conservateur tomberait bientôt, et les radicaux le gracieux.

Londres, 11 juillet. — La Chambre des communes a entamé hier soir la discussion du budget des affaires étrangères.

M. Morton dit qu'il semble qu'il existe une tentative de boycotter la France. Mais le système républicain est sympathique à l'Angleterre. Si le président d'une république allemande venait en Angleterre, il serait mieux accueilli que l'empereur Guillaume.

M. Stanhope regrette le discours de lord Salisbury.

Sir J. Fergusson répète que l'Angleterre n'a rien fait qui puisse indisposer la France. Il ajoute qu'il espère que la France ratifiera l'acte de Bruxelles.

Hamberley (comté de Nottingham), 11 juillet. — Un attentat à la dynamite a été commis contre les bureaux de la Compagnie de beers (?) ; les dégâts sont considérables, mais il n'y a aucun mort.

Stockholm, 11 juillet. — L'escadre française est arrivée hier dans la matinée à Landhamn, station navale à 60 kilomètres de Stockholm. L'escadre suédoise y est allée à sa rencontre.

A midi, l'amiral Gervais est arrivé à Stockholm et s'est rendu directement chez le ministre de France.

L'escadre française est ancrée derrière Vaxholm, à 30 kilomètres de Stockholm. La ville et le port sont pavés.

Ce soir, un dîner réunira chez le ministre des affaires étrangères l'amiral et les officiers supérieurs de l'escadre.

Paris, 11 juillet. — On annonce que de nombreux députés se sont concertés pour offrir un objet d'art à M. Labouchère en témoignage de gratitude pour la sympathie qu'il a manifestée à la Chambre des communes à l'égard de la France.

SECONDE ÉDITION

Bellinzona, 11 juillet. — Le vice-président du tribunal d'appel a adressé ce matin la dépêche suivante à la cour de Zurich :

Honoré président de la haute cour criminelle de Zurich.

Dans les comptes-rendus publiés par les journaux du procès relatif aux faits du 11 septembre, on lit des accusations continuelles et inqualifiables contre la

magistrature tessinoise, accusations portées par des témoins et par les accusés.

Le soussigné, remplaçant du président du tribunal d'appel cantonal, croit de son devoir de venir protester vivement contre ce système organisé d'accusations indignes contre des autorités constituées pour des actes qui ne sont nullement au procès et sur lesquels aucune discussion contradictoire n'est possible. Cela est en contradiction évidente avec les principes de droit les plus élémentaires observés par toutes les nations civilisées. La magistrature tessinoise, avant d'être jugée dans ses actes, devrait au moins être entendue.

Dans les conditions où ils se produisent, de tels procédés, tolérés par le ministère public de la Confédération suisse, constituent une vraie calomnie à l'égard des magistrats tessinois, et le soussigné croit être leur fidèle interprète en protestant de toutes ses forces auprès de la cour.

Begnigno ANTONINI,
vice-président du tribunal d'appel.

L'ANNEAU FATAL

Pendant près d'un siècle, une famille d'artisans à Paris, a été décimée par les suicides. De père en fils et de mère en fille, un anneau d'or avait été transmis et a été retrouvé au doigt de chacun des suicides. On l'a appelé l'anneau fatal.

L'année dernière encore, cet anneau fut découvert au doigt d'un jeune homme qui venait de mettre fin à ses jours ; c'était le dernier survivant de cette famille. L'anneau fut entré avec lui, et sans doute, aucun de ceux qui en connaissent l'histoire n'aura le courage de le lui enlever.

Cette aberration mentale qui venait d'un ancêtre s'était intensifiée au point de devenir une idée fixe par le seul fait que chacun des membres de cette famille en avait conscience, et que l'anneau était considéré comme imposant à son possesseur l'obligation du suicide, suivant l'exemple de la personne qui l'avait porté en dernier lieu. Ce genre de monomanie est généralement le résultat d'un désordre dans le système nerveux, qui a son tour est dû à l'appauvrissement du sang, l'une des conséquences d'une nutrition imparfaite.

« J'implorais la mort à mon secours. Je n'avais alors qu'une seule pensée : celle du suicide. » Ces mots sont extraits d'une lettre récemment écrite par une dame qui habite Paris. Pourquoi était-elle hantée d'une idée si horrible ? Avait-elle donc commis un crime ? — Nullement. Pourquoi alors ? — C'est que depuis une trentaine d'années elle était affligée de cette maladie que l'on appelle la goutte, laquelle est causée par la présence dans le sang d'un acide qui se concentre dans les articulations, aux talons, aux oreilles ou dans les cicatrices d'anciennes blessures. Mais partout où cet acide existe il se montre le véritable maître de l'art interne que l'on nomme la goutte. La question est de savoir si l'on n'a jamais surpassé. Le vertige, des attaques de nerfs, un tintement dans les oreilles, un engourdissement des membres, des douleurs dont le siège se déplace constamment, des maux de tête, la sciatique, les douleurs de la queue et de l'œuf, tels sont quelques-uns des instruments dont il se sert. Les maladies de cœur et des reins viennent ensuite dans le cortège. Avoir la goutte c'est être entré dans la voie de perdition.

Elle dit ensuite : « J'avais une bronchite dont je souffrais tous les hivers. Je ne pouvais garder aucun aliment. Toute la nuit je toussais et je crachais du sang. Pendant trois mois, en 1888, je ne pouvais prendre que du lait. J'étais aussi craintive qu'une personne qui redoute une apparition. Pendant six mois, mon sommeil était devenu tellement irrégulier que je me désemparais et que j'implorais la mort à mon secours. J'avais le côté gauche paralysé, sans quoi j'aurais certainement fini à mes jours. Enfin, pendant sept autres mois, la seule des aliments me rendait malade. »

Remontons maintenant à la source de tous ces maux qui avaient presque amené une brave femme à se rendre criminelle envers elle-même. L'anneau fatal — qui portait avec lui la crainte et la superstition — eût-il été placé à son doigt, que l'impulsion n'aurait pu être de plus mauvaise augure.

Cette dame en fournit elle-même l'explication : « J'avais été sujette à l'indigestion chronique ou dyspepsie. » Si nous envisageons ce fait, le cas devient parfaitement clair. La dyspepsie est comparable à un sol humide et fertile, chargé de germes mortels de la maladie. Des aliments corrompus et putrides qui renferment l'estomac et les intestins se dégrade le virus qui viole le sang avant qu'il n'ait été distribué dans l'organisme. La goutte, la bronchite, la paralysie et tous les autres maux dont cette pauvre femme souffrait n'étaient ni plus ni moins que les symptômes de la dyspepsie.

Mais elle a été sauvée, et dans la lettre adressée à M. Oscar Fanyan, pharmacien, 4, Place de Strasbourg, à Lille, sous la date du 10 décembre, 1889, elle raconte : « Le terrible nuage », dit-elle, « s'est éloigné. Depuis que j'ai commencé à prendre votre remède : la Tisane américaine des Shakers, mon rétablissement a été assuré. J'ai maintenant bon appétit et rien ne me fait mal. Les selles sont abondantes et régulières. Je respire modérément et je dors bien. Je puis donc dire à tous ceux qui souffrent : Ne désespérez point avant d'avoir essayé la Tisane américaine des Shakers. »

Signé : FEMME NARME,

26, Rue Chapital, Paris.

Ecrire à M. Fanyan, à l'adresse sus-indiquée, pour obtenir gratuitement la brochure détaillée.

Prix du flacon 4 fr.50 ; 1/2 flacon 3 fr. Dépot : Dans les principales pharmacies, Dépot Général — Pharmacie Fanyan, 4, Place de Strasbourg, Lille.

La REVUE ILLUSTRÉE est une des rares publications dont la bonne renommée artistique et littéraire permet d'annoncer l'apparition des numéros, par le simple énoncé de leur sommaire. Nous lisons dans celui du numéro du 1^{er} juillet : Arya, légende, par Louis de Meunier, Varennes, par G. Lenôtre, une Poésie, de Jacques Sternay, la Maison moderne, par A. Sandier, les Héros nationaux, par Edmond Gatz, Causerie, par Henri Lavand, Un peu de tout, par La Pointière, une page du Réve, de M. Alfred Bruneau et un excellent portrait de L. Carvalho. Les illustrations sont signées : Giraldon, Wagrez, Marold, Hamon, Godefroy, Scott, Lenoire, Sandier, Sinibaldi, Gérin, Guth, etc.

Le numéro du 5 juillet du PARIS-MODE vient de paraître. Le succès auprès des familles de cette charmante publication nous dispense de tout commentaire. Rappelons seulement pour mémoire la précieuse facilité qu'ont toutes les lectrices de l'Paris-Mode de recevoir sur leur demande et gratuitement fait aux mesures données, le patron de toute toilette parue dans le journal.

Inauguration de l'Université.

Les articles de la Gazette de Lausanne rendant compte des fêtes d'inauguration de l'Université de Lausanne, ont été réunis en une brochure de 128 pages, qui est en vente, au prix de 1 franc, chez notre imprimeur, M. Lucien Vincent, chez tous les libraires et dans les kiosques.

Marché d'Echallens du 9 juillet.

Froment, sacs, à 20.— fr. les 100 kg.
Avoine, sacs, à 20.— fr. les 100 kg.
Pommes de terre, sacs, à 1.— fr. les 100 kg.
Foin vieux, — charrs, de 6.— à 6.50 fr. les 100 kg.
Foin nouveau, — charrs, de 4.50 à 5.— fr. les 100 kg.
Paille, — charrs, à 3.50 fr. les 100 kg.
Beurre, à 1.45 fr. le 1/2 kg.
Œufs, à 0.85 fr. la douzaine.

M. SCHLOSSER DE PARIS

PÉDICURE SPÉCIALISTE

des principales familles royales d'Europe

S'ABSENTE DE LAUSANNE

POUR PEU DE JOURS

Avis. L'hôtel où il est visible sera indiqué.

Horaires des bateaux à vapeur

Heures de passage des bateaux aux principaux ports de la Côte suisse (Pour le service complet, voir les horaires.)

Départ de	Mat.	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.	Exp.	Dir.	Dir.
Genève	6.30	8.30	9.30	11.30	1.30	3.30	5.30	7.30
Yverdon	7.40	9.40	10.40	12.40	2.40	4.40	6.40	8.40
Thonon	8.45	10.45	11.45	13.45	3.45	5.45	7.45	9.45
Evian	9.50	11.50	12.50	14.50	4.50	6.50	8.50	10.50
Chablais	10.55	12.55	13.55	15.55	5.55	7.55	9.55	11.55
Vevey	11.55	13.55	14.55	16.55	6.55	8.55	10.55	12.55
Clarens	12.55	14.55	15.55	17.55	7.55	9.55	11.55	13.55
Montreux	13.55	15.55	16.55	18.55	8.55	10.55	12.55	14.55
Vevey	14.55	16.55	17.55	19.55	9.55	11.55	13.55	15.55
Chablais	15.55	17.55	18.55	20.55	10.55	12.55	14.55	16.55
Yverdon	16.55	18.55	19.55	21.55	11.55	13.55	15.55	17.55
Genève	17.55	19.55	20.55	22.55	12.55	14.55	16.55	18.55
Evian	18.55	20.55	21.55	23.55	13.55	15.55	17.55	19.55
Chablais	19.55	21.55	22.55	24.55	14.55	16.55	18.55	20.55
Vevey	20.55	22.55	23.55	25.55	15.55	17.55	19.55	21.55
Clarens	21.55	23.55	24.55	26.55	16.55	18.55	20.55	22.55
Montreux	22.55	24.55	25.55	27.55	17.55	19.55	21.55	23.55
Vevey	23.55	25.55	26.55	28.55	18.55	20.55	22.55	24.55
Chablais	24.55	26.55	27.55	29.55	19.55	21.55	23.55	25.55
Yverdon	25.55	27.55	28.55	30.55	20.55	22.55	24.55	26.55
Genève	26.55	28.55	29.55	31.55	21.55	23.55	25.55	27.55

Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES

Champ de l'Air : A 7 h. m., 1 h. et 9 h. s. — Alt. 555 m.

Long. : 6°38' E ; Lat. : 46°31' N. — Barom. : 713 ; Therm. : 9.6 ; Haut. d'eau : 1 m.03.

Juillet moyen : Baromètre 714. Thermomètre 18°4.

Pluie 99 mm.

Baromètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Pluie : 7 h. m. 12.4 ; 1 h. s. 13.3 ; 9 h. s. 14.3 ; 10 h. s. 15.3 ; 11 h. s. 16.3 ; 12 h. s. 17.3 ; 1 h. m. 18.3 ; 2 h. m. 19.3 ; 3 h. m. 20.3 ; 4 h. m. 21.3 ; 5 h. m. 22.3 ; 6 h. m. 23.3 ; 7 h. m. 24.3 ; 8 h. m. 25.3 ;

M. Aloys REYMOND
médecin-dentiste,
sera absent mardi 14 et mercredi
15 juillet.

COURS DE TAILLE
3774. La cinquième leçon
du cours de taille, organisée
par la Société d'horticulture
du canton de Vaud, aura lieu
à Yverdon, dans une des salles
de l'Hôtel de Ville, le dimanche
12 juillet courant, à 2 heures
de l'après-midi.
Sujet: « Palissages, pince-
ments et soins des arbres. »
Réunion des amateurs aux lieux
et heures ci-dessus.

Le commissaire
ET
La maréchale
BOOTH-CLIBBORN
présideront les réunions du
dimanche 12 juillet
(10 h. matin, 8 h. soir), au local de
l'Armée du Salut.
Rue Porte St-Martin.

ATELIERS DE
Constructions mécaniques
DE VEVEY
Machines électriques et installa-
tions complètes d'éclairage élec-
trique. Constructions métalliques:
charpentes, ponts, colonnes, etc.
Fonte moulée pour mécaniciens,
etc. 3773

Pierres de taille pour constructions,
1016. Granit, marbres et ro-
ches du pays. Roches d'Hauterive
et Vilbois, Ain et Isère. Banc
royal de Savonnère, Meuse
(France). Banc royal blanc tendre
d'Agiez sur Orbe. Tuis scies et
d'ornements, dalles du Valais.
Poudre de pierres pour fabricants
d'eaux gazeuses, amidonnée et
mèches minières. Ciment Portland
de Soleure.
Bureaux et dépôts à la Borde,
Pontaise. Devis sur demande pour
livraisons dans toutes les gares et
stations.
S'adresser à C. Chamorel, en-
trepreneur et marchand de pierres
à la Borde, Lausanne. Téléphone.

Immense succès!
Sûr et versé!!! Sûr et fondé!!!

CHOCOLAT
RAPIDE
DU LEMAN
Déjeuner instantané à 10 c.

En vente dans toutes les épiceries.
Fabriqué par
Louis Chevrette
26, Corratierie 26, Genève.

FABRIQUE DE
BOUGIES
D. HARTMANN, LAUSANNE
Candle Works of Quality
Candles, Tapers, Sticks, etc.

Magasin de musique
C. VOGT 3824
F. Schreiber, successeur.
Après inventaire et pour cause
d'agrandissement, on liquide à
grand rabais un certain nombre
de méthodes et études pour piano
et chant des auteurs suivants:
Bertini, Concone, Cramer, Heller,
Lemoine, Panzeron, Stamati, etc.
Envoi à choix sur demande.

Pharmacies de poche
et de voyage, toutes les di-
mensions. — Aug NICATI,
pharm., Lausanne. 3823

THÉ NOIR
Soucheong Peckoo sup.
4 liv. 5 fr., franco en Suisse
contre remboursement.
STAMM
pharmacie - droguiste 2975
Chêne - Bourg
GENÈVE

MÉDAILLE D'OR
l'Exposition Universelle, Anvers 1885
CHOCOLAT

SUCHARD
NEUCHÂTEL, Suisse.
Médaille d'Or
Exposition universelle
Paris 1889.

PENSION
de Emile Cretex
au lac de Champex, sur Orsieres
(Valais, Suisse)
Pension de 3 fr. 50 à 4 fr. par
jour. Service soigné. Site admi-
rable. Altitude 1470 m. Voitures à
la maison. Prix très modérés. 3822
Emile Cretex, propriétaire.

SALLES ET JARDINS DE TIVOLI
FÊTE NATIONALE
du 14 juillet
ORGANISÉE PAR LA
Colonie française de Lausanne
Dimanche 12 juillet

DEUX GRANDS CONCERTS
donnés par la 3837

FANFARE LAUSANNOISE, l'ORPHÉON DE LAUSANNE et
la FANFARE DE LA COLONIE FRANÇAISE; le pre-
mier aura lieu à 3 heures, entièrement au bénéfice de
la Crèche de Lausanne, le second de 8 à 11 heures
du soir.

Chemins de fer du Jura-Simplon.
Levée de l'interdiction du trafic près de Mœnchenstein.

La ligne du chemin de fer près de Mœnchenstein sera ré-
tablie samedi 14 juillet prochain. Dès ce jour, le trafic
des marchandises, acheminé par des routes auxiliaires pen-
dant l'interdiction, est de nouveau dirigé, comme du passé,
par les voies d'acheminement indiquées dans les tarifs.
En conséquence, nos bureaux d'expédition à la gare de
Bâle acceptent, à partir de la date précitée, pour être
transportés via Delle, les envois accompagnés de lettres de
voiture au départ de Bâle S. C. B. pour la France, la Belgi-
que, les Pays-Bas et l'Angleterre.
Berne, le 10 juillet 1891.
3840 LA DIRECTION.

AVIS AU PUBLIC
3827. Les maisons de mercerie ci-après ont décidé de fermer
leurs bureaux et magasins, à partir du
lundi 13 juillet prochain
à 8 heures du soir.
Les samedis et veilles de jours fériés, les magasins resteront
ouverts jusqu'à
9 heures du soir.
Elles prient en conséquence leurs clients de bien vouloir faire
leurs achats et transmettre leurs ordres avant l'heure de ferme-
ture.
Alb. Barbey.
Dunoyer.
C. Giroud fils.
R. Gloor-Froelich.
F. Hauser.
Hoch et Blanc.
Kiefer-Giroud et C.
S. Lichtenberger.
H. Marquis-Haldy.
S. Martin.
M. Redard.
A. Regard-Calame.
D. Rumpf-Hoff.
Henri Servet.
J. Weith et fils.
L. Wyss-Regamey.

Grand dépôt de bicyclettes.
J. Ræber, Berthoud.

Spécialité: Quadrant, tout sur ressorts. En outre: Hillmann,
Herbert & Cooper, Singer & C., Triumph London-Coven-
try, Opel, Blitz, Dürkopp, Herkules, Diamant, Naumann,
Adler, etc., etc., avec caoutchoucs pneumatiques ou pleins. Garantie.
Prix très bas. Pour acheteurs, machines d'apprentissage gratis. Atelier de
réparation et nickelage. Dépôt: Lausanne, rue St-Laurent, 5. 3819

NOUVEAU
Moteur à Pétrole et à Gaz.
Emploie sans aucun danger d'explosion
ou d'incendie le pétrole d'éclairage
ordinaire ou un gaz combustible quel-
conque.
Forcé motrice la moins chère, la
plus sûre et la plus régulière. Em-
placement extra réduit, montage et
mise en marche rapides et faci-
les; consommation minimum de
pétrole et de gaz. n255v-969
Prospectus et devis gratis.
Gilliéron et Amrein, Vevey
SEULS CONCESSIONNAIRES

Poudre Andel
TRANSMARINE
nouvellement découverte
TUE
les punaises, les puces, les blattes, les teiges (mit-
tes), les cafards, les mouches, les fourmis, les
cloportes, les pucerons d'oiseaux, principalement
tous les insectes, avec une promptitude et une sûreté pres-
que surprenante, de sorte qu'il n'en reste pas la moindre
trace du couvain d'insecte.
Cette poudre, véritable et à bon marché, se vend à Pra-
gue.
chez **J. ANDEL, droguiste**
„13, au chien noir, Eugénie 13“
A Lausanne: chez MM. A. & E. Simond fils, droguerie,
13, rue du Pont 13. A Payerne: chez M. D. Perrin, où se
trouve le dépôt général pour la Suisse française. n3317x-2322

HERNIES
L'usage d'un bandage-ventr. St. André
prolonge, sans danger, et
sans interruption, la vieillesse
sur le corps: s'agit d'un
bandage qui ne gêne en rien
le travail et de la douceur.
L. GABRE, Mod. Inv. 13152, 2,
15, rue de la Chapelle 15, - Bâle 15.

ELIXIR CONTRE LA MIGRAINE
de B. & W. Studer
pharm. à Berne
en flacons à fr. 2.50.
Seul remède éprouvé contre migraines et maux de tête de toutes
espèces. Dépôts dans la plupart des pharmacies. n57y-132

Lenkerbad
1411 m.
LOÈCHE-LES-BAINS Valais (Suisse)
Eau sulfatée calcique, arsenicale et ferrugineuse, 51.35° C. — Nature alpestre
grandiose. — Station de chemin de fer (J.S.): Loèche-Souste — De l'Oberland
bernois (Kandersteg): Sentier unique en Suisse par le passage de la Gomm. Station climaté-
rique de premier rang. — Bains courts et prolongés. — Installations hydrothé-
rapiques. — Hôtels de 1^{er} et de 2^{er} rang. — Etablissements de bains communiquant par
des galeries fermées avec les hôtels de 1^{er} rang. — Kursaal. — Lumière électrique. 3121
SAISON: 1^{er} JUIN - 1^{er} OCTOBRE
Indications: Maladies chroniques de la peau, anémie, reliquats d'anciennes inflammations dans
les articulations, les muscles, le péricrâne, etc., syphilis constitutionnelle, goutte, scrofale, maladies des
femmes, rhumatismes, névralgies, catarrhes chroniques des muqueuses, intoxications chroniques
(mercurelle, saturnine).

HOTEL BELLEVUE
LOÈCHE-LES-BAINS (Valais)
Maison de 1^{er} ordre, entièrement remise à neuf. Cuisine soignée.
Vins de 1^{er} choix. Pension de 5 à 10 francs par jour. Voitures de
3003 Zamofen & Orlandi.

LOÈCHE-LES-BAINS, Valais, Suisse.
HOTEL DE LA MAISON BLANCHE
3002. Maison de premier ordre, communiquant avec l'un des
principaux établissements de bains.
Se recommande par son service soigné et ses prix modérés.
OUVERT DÈS LE 1^{er} JUIN.
Vve A. BRUNNER.

POUDRES DÉPURATIVES
DE MONSIEUR LE
DOCTEUR J. U. HOHL DE BÂLE
REMÈDE INFALLIBLE, GARANTI PAR UNE PRATIQUE DE QUARANTE ANS.
Ce médicament facile à prendre, guérit infailliblement toutes
espèces d'éruptions de la peau, de maladies vénériennes
et cancéreuses, de dartres et de plaies aux jambes. Il est
de plus excellent contre les scrofules si dangereuses, les maux
d'yeux, d'oreilles, de nez, etc. chez les enfants.
De nombreuses attestations de personnes guéries, des certificats de médecins et
de personnages appartenant à nos plus hautes autorités, sont tenus à la disposition
des gens désirant en prendre connaissance.

JEUNE ALLEMAND
cherche une bonne pension dans
une famille française, pour se per-
fectionner dans la langue. 3826
S'adresser les offres sous le 7878
L, agence de publicité Haenstein
& Vogler, Lausanne. 3831
Une demoiselle anglaise
(28 ans), désire entrer au pair
dans une famille de la Suisse fran-
çaise. S'adr. sous le 7898 L, à l'a-
gence de publicité Haenstein
& Vogler, Lausanne. 3831
Un jeune homme, bien re-
commandé, sachant les deux lan-
gues, cherche, pour le 1^{er} août,
place de
portier
dans un hôtel, de préférence aux
bords du lac Léman. 3832
S'adres. sous le 7899 L, à l'a-
gence de publicité Haenstein
& Vogler, Lausanne.

CHAUSSURES
3818. Demoiselle, bonne ven-
deuse, française et allemande, au-
cunant du commerce de cet ar-
ticle, cherche place dans un bon
magasin. S'adr. à M. J. Meyer,
représentant de la Maison Bally,
à Schönenwerd.

Une bonne cuisinière
[3829] très expérimentée, cherche
place de suite dans bonne famille,
pension ou hôtel. S'adr. rue de la
Louve, 3, au 3^{ème} étage.

Une demoiselle
[3712] ayant fait apprentissage
dans un bon magasin de modes
de la Suisse française, désire trou-
ver place d'assujettie pour le con-
trat d'octobre. Pour renseigne-
ments, s'adr. Mme Krieg-Demar-
tines, rue Neuve, 6, Lausanne, ou
sous initiales E. M., poste restante,
Vevey.

3839. Une fille de la Suisse alle-
mande, parlant les deux langues
et ayant quelque connaissance de
la couture, cherche
une place.
S'adresser à l'agence de publi-
cité Haenstein & Vogler,
à Lausanne, sous 7909 L.

ON DEMANDE
[3828] un apprenti de bureau, in-
telligent et bien élevé. S'adresser
à M. J.-J. Merlet, à Lausanne.

On demande de suite
[3830] pour l'été, dans une villa
au bord du lac:
un valet de chambre,
une cuisinière et
une femme de chambre,
tous au courant du service.
S'adresser à l'Hôtel Beau-
rivage, Onclay.

ON DEMANDE
[3800] pour un village des monta-
gnes neuchâteloises, un domes-
tique sachant soigner le bétail et
faire, un peu au courant du jar-
din. La place n'est pas pénible,
mais il faut la remplir conscien-
cieusement.
Présenter les certificats des der-
nières places occupées. S'adresser
sous D 7832 L, à l'agence de publi-
cité Haenstein & Vo-
gler, à Lausanne.

3811. On cherche à placer un
jeune homme de 16 ans dans un
bon commerce pour qu'il ap-
prenne la langue française. On
prendrait en échange un garçon
ou une jeune fille du même âge,
qui pourrait fréquenter les très
bonnes écoles de la ville. Offres
sous le 2182 aZ, à l'agence de
publicité Haenstein &
Vogler, Zurich.

On cherche à louer
[3835] pour tout de suite, un café,
brasserie ou café-restaurant d'une
grande localité. Réponse au com-
ptant. Offres sous H 868 F, à l'a-
gence de publicité Haenstein
& Vogler, à Fribourg.

BURETTE INEXPLOSIBLE
Pour cause de dissolution, la Société Treichler et Penard offre à re-
mettre la suite de la fabrication de la burette inexplosible. Cette remise
comprend le brevet suisse, les marchandises fabriquées et en fa-
brication qui se trouvent en magasin, la réserve de matières premières,
les outils et machines, ainsi que la continuation des baux du magasin
et de l'atelier.
La burette inexplosible offre de tels avantages que bientôt
le commerce n'en demandera plus d'autres. L'entreprise de
sa fabrication, si elle est bien dirigée, ne tardera pas à devenir une
industrie prospère et lucrative.
S'adresser à M. Allamand, notaire, à Lausanne. 3734

HOTEL-PENSION
DE LA ROSA BLANCHE ET DE FIONNAY
Vallée de Bagnes, Valais, Suisse.
Altitude 1500 mètres.
Station d'été dans un des plus grandioses paysages de la Suisse. Cli-
mat des plus salubres. En face de l'hôtel et propriétés particulières de
celui-ci: Lacs de toute beauté. Cascade incomparable dans son
genre, avec chute perpendiculaire de 400 mètres de haut. Jardin bo-
tanique à côté de l'hôtel.
Assemblée générale des membres de la Société valaisienne des scien-
ces naturelles, du 27 juillet au 1^{er} août.
3717 BESSE & Cie, propr.

Vente volontaire aux enchères publiques
DE LA
PROPRIÉTÉ DE PLONGEON
située au bord du lac, rive gauche, à 15 minutes à pied de Genève.

LE MARDI 14 JUILLET 1891
à 10 heures du matin, en l'étude de MM^{rs} Audoud & Ma-
quemer, notaires, rue du Palais-St-Pierre 6, à Genève, déposai-
res du cahier des charges, aura lieu la vente aux enchères publiques
de la propriété de Plongeon, consistant en:
PREMIER LOT
Contenance: 5 hectares 61 ares environ. Grande maison d'habitation,
maison de jardinier, écurie, remises, etc. Beau parc avec grands om-
brages, pelouses, jardins, etc. Vue splendide sur le lac.
Mise à prix: Fr. 225,000.
On traitera de gré à gré pour la plus grande partie du mobilier.
SECOND LOT
Terrain d'une contenance de 3 hectares 66 ares environ, très bien
planté de beaux arbres; prêt à recevoir la construction d'une ou plu-
sieurs villas. Belle vue sur le lac.
Mise à prix: Fr. 150,000.
S'adresser, pour renseignements, à:
MM. DE WESTERWELER & RIGOT
20, CORRATERIE 20. n4879x-3406

A vendre à des conditions avantageuses
UN ÉTABLISSEMENT INDUSTRIEL
connu sous le nom de
Manufacture de chapeaux
DE FEUTRE
sis à Bramois, Valais,
comportant: ateliers, magasins et bureaux, turbine, canal, chute
d'env. 20 chevaux, eau en abond. 1^{re} l'année, jardin, verger et dé-
pendances, d'une contenance d'env. 42 ares, pouvant se prêter à
toute industrie.
S'adr. à MM. de la Harpe & Châtelan, rue de Bourg
33, Lausanne, ou à M. André Wetzel, prop., à Münster
(Alsace). 3347

OCCASION RARE
Vente aux enchères publiques, après décès,
le lundi 13 juillet 1891, à 10 heures du matin, à Evian-les-
Bains, place du Marché, par M^r Riond, huissier, du magnifique
et presque neuf matériel du Restaurant du Casino municipal
d'Evian, dépendant de la succession de M. Frédéric KOCH, en
son vivant restaurateur.
Ce matériel, pour au moins 450 personnes, comprend:
Argenterie, cristaux, vaisselle, batterie de cuisine en cuivre, linge,
tapis, etc., etc.
1300 bouteilles des bons crus de France, fines champagnes, cognacs
et liqueurs diverses.
Au comptant, 10 pour cent en sus.
S'adresser, pour visiter, à M^r Riond, huissier, ou à M^r Garan-
joud, ancien notaire, agent d'affaires, place du Marché, à Evian-
les-Bains. 3838

A LOUER MEUBLÉE
la grande maison Régis, à Loncay
EXPOSITION SUPERBE
S'adresser, pour la visiter, au jardinier, et pour traiter, au bur^o eau du
notaire L. Monay, à Morges. 3570

ON DÉSIRE PLACER
[3799] un garçon dans un hôtel,
pour apprendre la cuisine.
Adresse: Ch. Böhle, rue d'Orbe
n° 2, Yverdon.

PIANO
3789. Faute d'emploi, à vendre
un beau piano Erard à bas
prix. S'adresser avenue Villamont
19, au magasin.

A VENDRE
[2453] grande et belle propriété
de rapport et d'agrément,
52 hectares, bâtiment de ferme et
habitation de maître, située près
de Thonon-les-Bains (H^{te}-Savoie).
Revenu net 3 1/2 %. — S'adr. à M.
J. Rollier, à Thonon-les-
Bains.

A vendre à bas prix
[3764] un atelier de peintre
en voitures. Bonne clientèle,
affaire assurée pour un bon ou-
vrier, cet atelier étant le seul d'une
ville importante. Offres sous H 849
F, à l'agence de publicité Ha-
enstein & Vogler, Fribourg
(Suisse).

A VENDRE
à Lausanne
dans un bon quartier, un gros
bâtiment neuf, de rapport,
comportant 2 grands magasins
pour boulangerie, etc. — Ecrite
case postale 2966, Lausanne, 3768

Voitures
neuves et d'oc-
casion pour grands
et petits chevaux.
Vente et achat, location, échange
et réparations.
Ravenel, Eaux-Vives 23,
Genève. 2224

BICYCLETTE
3834. Coventry machin^{as} toute
neuve, billes partout, cadre dia-
mant, occasion exceptionnel. 350
fr. au lieu de 400 fr. P. Despland,
Hôtel Victoria, Lausanne.

Établissement d'horticulture
à vendre ou à louer
[3713] dans une ville commer-
çante des bords du Léman. Belle
propriété en plein rapport dans
une exposition avantageuse.
S'adresser à M. Kräyenbühl,
notaire, Lausanne.